

Charles Maurras et l'espérance en politique

Jean de Viguerie

1978

Cahiers Charles Maurras, n° 67, 4^e trimestre 1978.

Il existe dans la vie de chaque homme de pensée, une certitude, parfois donnée, parfois héritée, quelquefois peu à peu acquise, autour de laquelle cet homme ordonne ses pensées et qui lui permet de réaliser l'unité de son être intellectuel. Chez Maurras la conviction qu'il existait de vrais biens temporels était si forte qu'elle a fait naître en lui *l'espérance*. C'est pour quoi j'ai voulu placer la biographie de Charles Maurras sous le signe de l'espérance. Toute sa vie, en effet, s'est passée à connaître les vrais biens et à leur rendre honneur.

L'enfance et l'adolescence de Maurras

Charles Maurras est né le 20 avril 1868 à Martigues, au sein de parents aimants et d'une mère très chrétienne. Son père, mort lorsqu'il avait six ans, était un homme gai, expansif, et si l'on en juge par le portrait que Maurras en a lui-même tracé, c'était un vrai latin. Il écrit : « Je le revois, l'œil brillant, le rire subtil, la voix jeune. »

À la mort du père, la famille Maurras a connu, sinon la pauvreté, du moins de grandes privations. En 1875, Madame Maurras quitte Martigues et vient s'installer à Aix dans un modeste appartement, pour permettre à ses fils de poursuivre leurs études. Elle se prive de servante, faisant elle-même la cuisine, ce qui était peu commun dans ce milieu de bourgeoisie moyenne qui était la sienne, Maurras a été, je crois, marqué par cette relative pauvreté : toute sa vie il a été détaché des biens de ce monde, si ces biens sont l'argent. Il a été dans une certaine mesure un ascète. D'ailleurs, il était très sobre, sauf peut-être lorsqu'il se retrouvait avec des amis excellents comme Xavier Vallat, ou Henri Massis. Ce dernier a raconté qu'il arrivait parfois à Maurras de ne pas dîner et de tromper sa faim avec des petits morceaux de saucisson.

Cette pauvreté de ses débuts a une signification car les biens de ce monde pour Maurras ne sont pas l'argent anonyme. C'est le pays provençal, c'est la lumière de son pays natal.

Dans une grande partie de son œuvre : *L'Étang de Berre*, aux *Quatre nuits de Provence*, et même *Anthinéa*, il chante un hymne glorieux à la lumière et je pourrais vous citer bien d'autres textes qui sont une glorification du soleil, du jour, de la lumière. Maurras est un poète de la lumière et il s'apparente ainsi aux poètes grecs qu'il admire tant.

Mais on oublie aussi, peut-être, Émile Henriot l'a rappelé dans l'éloge funèbre qu'il a fait du Maître au moment de sa mort, dans *Le Monde* – que Maurras a été un nocturne, un homme de la nuit. En bon méridional, il aime la nuit qui descend si calmement qu'elle n'est en somme qu'une métamorphose du ciel. Il l'a dit bien souvent d'ailleurs. Nous avons tous en mémoire ce passage des *Quatre nuits de Provence* où Maurras écrit :

La journée va finir sans flamme. J'ai prié qu'on n'allumât point, que le soir monte avec ses fumées incertaines, le détail, l'accident, l'inutile y seront noyés, mais il me restera l'essentiel. Ai-je rien demandé d'autre à la vie ? Ça et là, dans ses transparences divines, traversées de soudaines opacités, le soir léger et pur se rend peu à peu à la nuit.

C'est la nuit qui, avec le cœur des étoiles lui a certainement révélé l'immensité de l'univers. Il raconte dans les *Quatre nuits de Provence*, cette nuit de Noël de 1873, qu'il passa à Roquevaire, dans la maison de campagne de ses parents. On l'avait emmené à la Messe de Minuit et, sur le chemin de l'église, il eût comme une révélation de la splendeur, de l'immensité du monde. Il écrit :

Une fraîcheur légère et caressante nous venait de la grande porte ouverte sur l'arc de la nuit. Je levai la tête et je reculai plus qu'ébloui, transverbéré, car de la profondeur de ces fraîches ténèbres, très loin, très haut, l'in vraisemblable multitude des disques d'or cloués sur un ciel sec et sombre déployaient devant nous les cercles convergents de leur myriades de feux et ces lumières suraiguës, ces flammes qui perforaient, qui déchiraient, étaient bien différentes des pâles feux crépusculaires que j'avais vu suinter de la paix des beaux soirs.

C'est la nuit. Dans la contemplation, du firmament et aussi des campagnes qui s'étendent sous ses yeux, campagnes apaisées, c'est la nuit qu'il apprend lors des ses méditations sur le balcon du Tholonet ou sur la terrasse du château de Pau, la grandeur des lois naturelles et la nécessité où nous sommes de nous y conformer. Il écrit ce passage révélateur dans *L'Étang de Berre* : « Le soleil est là-haut que nous ne créons pas, ni ses sœurs les étoiles et c'est à nous de nous régler aux célestes cadrons. »

C'est alors, à 14 ans, le drame de la surdité. Maurras est en classe de 3^e, au coll ge d'Aix ; cette surdité qui arriva, tout d'un coup, fut certainement pour lui « comme un tremblement de terre moral ». L'extraordinaire est que

Maurras ne tombe pas alors dans le nihilisme et dans le désespoir. Certes, il a sans doute perdu la Foi à ce moment-là, bien qu'il ne se soit jamais expliqué d'une façon certaine sur cet événement majeur de sa vie, mais en tout cas, il ne s'est jamais abandonné aux commodes explications du matérialisme scientiste. Il est resté toute sa vie, cela me frappe toujours quand je le relis, très sensible aux mystères des choses, aux mystères des hommes, au mystère en général.

Lorsqu'à l'âge de 26 ans, il écrit son premier recueil de Contes philosophiques : *Le Chemin de Paradis*, il y parle en des termes qui nous rappellent saint Paul, « de la douleur des choses possédées, de ce sentiment qu'elles ne sont point composées pour elles-mêmes et qu'un autre désir les anime et les transfigure hors de leur petite durée et de leur minime étendue ».

Je dois m'arrêter un instant sur les études brillantes que Charles Maurras a faites au Collège d'Aix, sous la direction de l'abbé Penon qui sera plus tard évêque de Moulins. Ce prêtre était, nous dit Maurras, le meilleur latiniste et le meilleur helléniste du diocèse. Il apprend à Maurras, comme ce dernier le dit lui-même, « l'esprit et l'âme des livres » et c'est alors la lecture d'Ésope, d'Horace, de Phèdre, de La Fontaine, et surtout de Lucrèce. C'est l'auteur préféré de Maurras ; il le relira encore à la clinique Saint-Symphorien de Tours, en 1952. – J'ai vu le livre sur sa table de chevet. – Maurras s'est expliqué sur cette préférence pour le poète latin ; il a dit : « j'écoutais chez Lucrèce comme un écho de moi-même et je ne sais quel murmure de l'homme ennemi de lui-même consolé comme moi au temple serein du savoir. » Car c'est très tôt, à l'âge où l'enfant normal ne fait en somme qu'apprendre et tout au plus comprendre, que Maurras a pris conscience de la grandeur du pouvoir de la connaissance intellectuelle. Ses études philosophiques semblent avoir été très poussées. En effet, au Collège d'Aix, des leçons de philosophie soutenaient l'enseignement religieux de la classe de 3^e et ces cours de philosophie étaient donnés par M^{gr} Penon. Maurras nous dit qu'il lut Aristote et Saint Thomas d'Aquin. Il est donc très important de souligner que, de la Grèce, Maurras connut la pensée avant d'en découvrir l'art. Dans les biographies de Maurras on parle en général de sa découverte de la Grèce lors de son voyage de 1896 – j'en parlerai dans un instant mais avant la Grèce des artistes, avant la Grèce de Phidias, Maurras a connu la Grèce d'Aristote et de Platon. Un passage est très révélateur à cet égard dans son œuvre.

J'avais médité, écrit Maurras, jusqu'à l'ivresse les magnifiques analyses d'Aristote sur la contemplation considérée comme la cime du bonheur ; d'après le Maître, le bonheur varie comme la faculté de contempler. Plus on l'exerce et plus on est heureux, par la vertu de la « théorie » elle-même, le bonheur s'identifie presque à la contemplation.

Toute la doctrine de Maurras est là. Pour lui, en effet, la pensée est la mère de l'action et la pensée c'est la contemplation. C'est pourquoi il ne sera jamais

un activiste. Plusieurs épisodes de sa vie le prouvent amplement. Rappelez-vous, en particulier, l'excommunication de Valois pour activisme. Il confiera à Xavier Vallat, à Clairvaux, à Massis à Tours, « qu'il a souvent regretté d'être trop absorbé par l'action et de ne pouvoir se consacrer entièrement aux questions métaphysiques ».

L'arrivée de Maurras à Paris. Ses débuts littéraires

En 1885, Madame Maurras et ses deux fils arrivent à Paris. Son fils Joseph fera des études de médecine.

Le premier article de Charles Maurras a paru en 1886, dans la *Revue de philosophie chrétienne* (il en a publié deux : un premier sur un manuel scolaire, sans intérêt, et un second, sur un livre que Rabier, un universitaire, avait publié). Ce Rabier lut la critique de Maurras, fut très intéressé et désira rencontrer l'auteur du compte rendu. Quand Maurras se présenta, il fut stupéfait ; il s'attendait à voir un quinquagénaire et se trouvait en présence d'un adolescent. Il eut ce cri du cœur : « je ne vous croyais pas si jeune ! »

C'est donc dans une revue de philosophie que Maurras publie son premier article et c'est encore une leçon de philosophie que Maurras va prendre au cours de son voyage en Grèce en 1897¹. J'en rappelle les circonstances : le directeur de *La Gazette de France* avait décidé d'envoyer un reporter aux Jeux olympiques fondés par Pierre de Coubertin, à Athènes, et grâce à des recommandations, il avait choisi Maurras.

Maurras part pour ce voyage dans un état d'enchantement extraordinaire, il dit : « le Directeur de *La Gazette de France*, après qu'il m'eut confié ce reportage, vit le visage d'un homme heureux. » En effet, Maurras retrouve dans la beauté grecque, la netteté et la précision des définitions qu'il avait admirées dans la philosophie grecque. Bien sûr, il a l'enthousiasme juvénile : il baise de ses lèvres les colonnes des Propylées, et puis il y a la grande découverte du grand secret, comme il le dit lui-même : « le grand secret des imitateurs d'Homère qui n'est que d'être naturel en étant parfait. » Comme l'a souligné Jean de Fabrègues dans son ouvrage : *Maurras et son Action française*, l'opposition au naturalisme tel qu'on le conçoit en France à cette époque, est totale. Maurras est anti-naturaliste si le naturalisme c'est Zola. Pour Maurras, être naturel, c'est s'abandonner non à l'inachevé, mais à la perfection, c'est tendre à la perfection. Maurras est l'anti Zola dès le voyage en Grèce.

Notons enfin, qu'à la suite de ce pèlerinage aux sources de la civilisation occidentale, Charles Maurras se convertit à la monarchie.

¹ En fait 1896. (n.d.é.)

Maurras et la monarchie. Le nationalisme

Je ne vous parlerai pas beaucoup de la monarchie aujourd'hui parce que je voudrais insister sur d'autres aspects de la pensée de Maurras. Je me bornerai à ceci : la monarchie sera pour lui l'institution capable de faire revivre la France et lui permettre de tendre elle aussi vers la perfection, de se réaliser elle-même, de devenir elle-même. Il a cette phrase significative dans l'ouvrage intitulé *Au signe de Flore* : « pour que vécut la France, il fallait que revint le Roi. » Daudet, en particulier dit que lorsque Maurras se rallie à la monarchie, il se rallie non pas au parti monarchique, le parti conservateur, le parti d'Albert de Broglie, mais à une idée politique, à un système politique. En effet, on ne trouve dans sa théorie aucune trace de ce libéralisme qui était latent chez la plupart des conservateurs. « La monarchie, écrit-il dans une formule célèbre, sera traditionnelle, héréditaire, anti-parlementaire et décentralisée. » Pourquoi la définit-il ainsi ? Parce que la monarchie, pour lui n'est pas une utopie. La plupart des penseurs politiques ont été – et souvent de façon délibérée – des utopistes. Pour Maurras, *la monarchie est un Bien parce qu'elle est une institution durable*. « Seule, écrit-il, l'institution durable fait durer le meilleur de nous. » La monarchie de Maurras est bien celle de l'ancienne monarchie française. Il apparaît très proche de tous les vieux jurisconsultes, Chasseneux et La Guesle par exemple.

En effet, nous trouvons chez Maurras le Roi qui règne et qui gouverne en ses Conseils, avec le Conseil ; nous trouvons le peuple dans ses États, le peuple consulté sur ses intérêts, et les corps intermédiaires associés à l'administration du royaume.

Cette étude de Maurras par rapport à l'ancienne théorie politique de la monarchie française n'a pas été faite. Je pense qu'elle mériterait de l'être. Maurras n'a pas inventé la monarchie, il l'a retrouvée. Ce n'est pas le langage des jurisconsultes, mais c'est la même idée : *conserver l'ordre*.

Quatre ans après le voyage de Grèce paraît *l'Enquête sur la Monarchie*. En 1904, commence le grand débat avec les catholiques démocrates du « Sillon ». Dès le début de sa carrière politique, Maurras croise le fer avec la démocratie chrétienne, et en 1906, il publie *Le Dilemme de Marc Sangnier, enquête sur la démocratie religieuse*.

Dans cet ouvrage Maurras est amené à définir un des plus grands biens de ceux qu'il honore : l'Église catholique. Avec une perspicacité qui, à mon sens, ne peut appartenir qu'à un baptisé, il voit l'Église comme un Ordre. Il écrit :

Sans consister toujours en une obédience, le catholicisme est partout un Ordre et c'est à la notion plus générale de l'ordre que cette essence politique correspond pour ses admirateurs du dehors.

Le catholicisme est un ordre parce qu'il enseigne l'humilité. J'interprète Maurras, mais je ne crois pas trahir sa pensée ; le catholicisme en effet réduit à néant l'individualisme :

Au plus beau mouvement de l'âme, l'Église répéta comme un dogme de Foi : « Vous n'êtes pas des Dieux », à la plus belle âme, il dit même : « Vous n'êtes pas un Dieu non plus », en rappelant le membre à la notion du corps, la partie à l'idée et à l'observance du tout, les avis de l'Église éloignèrent l'individu de l'autel qu'un fol amour-propre lui proposait tout bas de s'édifier à lui-même. La meilleure amie de chaque homme, la bienfaitrice du genre humain, sans cesse inclinée sur les âmes pour les cultiver, les polir, les perfectionner, pouvait leur interdire de se choisir comme centre de tout.

Telle est pour Maurras l'œuvre civilisatrice de l'Église. L'individualisme est exclu « au nom du plus large amour des personnes ». Il ne parle pas de philanthropie, il parle de « charitable sagesse ». Il se réfère donc à l'ordre surnaturel. Il ne naturalise pas l'Église catholique. Il sait qu'il y a quelque chose de surnaturel en elle. Contrairement à l'avis de plusieurs gloses catholiques – je pourrais en citer beaucoup – le commentaire maurrassien ne dénature pas le vrai bien qu'est l'Église catholique. Certes, il ne dit pas tout, mais tout ce qu'il en dit n'en trahit pas l'essentiel.

Il faut maintenant étudier la nation selon Maurras, si l'on veut le nationalisme intégral, expression par laquelle lui-même définit son système politique. Il s'en faut de beaucoup que l'expression soit absente de *l'Enquête*. Il y est toujours question de nation, de nationalisme ; mais ce sont, à mon sens, les deux grandes épreuves des guerres mondiales, celle de 1914–1918 et celle de 1939–1945, qui ont amené Charles Maurras à préciser et à mûrir ses définitions de la patrie et de la nation. À cet égard, les deux œuvres importantes sont *Mes idées politiques* dont le texte, établi par Pierre Chardon, a paru en 1937² et *Votre bel aujourd'hui, dernière lettre à M. Vincent Auriol, Président de la République*, publiée en 1953.

En ce qui concerne *Mes idées politiques*, il faut bien remarquer que les textes formant cet ouvrage ont été écrits pendant la guerre de 1914–18 – ou tout juste avant – donc dans le feu de la guerre ; *Votre bel aujourd'hui* est une méditation qui suit immédiatement la grande épreuve de la seconde guerre mondiale. Dans *Votre bel aujourd'hui*, Maurras conçoit la nation comme une défense naturelle contre les appétits sauvages des dominations, les idéologies de toute nature y compris les nationalismes d'inspiration révolutionnaire, que ces idéologies suscitent.

La nation, en effet, pour Maurras, n'est pas seulement un phénomène naturel. Elle est un bien et d'ailleurs il le dit.

² *Mes idées politiques* a été écrit par Maurras en prison en 1937. (n.d.é.)

Voilà pourquoi il ne suffit pas de dire comme Jaurès que les nations sont des faits. Elles sont des faits, mais elles sont aussi des bienfaits, des bienfaiteurs et des protecteurs de biens qu'il faut protéger à leur tour, car les hommes n'ont rien conçu de plus parfait dans l'ordre et sur le plan de l'amitié terrestre.

Et il ajoute : « les nations sont des amitiés. »

Maurras avait donc dédié sa vie à la défense et à l'illustration des vrais biens, et il lui restait à reconnaître le dispensateur de ces vrais biens, à lui consentir la soumission totale de son âme ; c'est ce qu'il fit dans les mois qui précédèrent sa mort ; et déjà dans *La Musique intérieure*³, recueil de poèmes paru trois mois avant sa mort, il rendait hommage à Dieu des biens de ce monde, des biens qu'il honorait et vous avez sans doute dans l'esprit ces fameux vers de la prière de la fin :

*Ce vieux cœur de soldat n'a pas connu la haine
Et pour vos seuls vrais biens a battu sans retour.*

Le 13 novembre, en pleine lucidité d'esprit, il reçoit les derniers sacrements des mains du Chanoine Cormier, et le 16 il s'en va rejoindre son Créateur.

Ce qui frappe dans cette vie, c'est l'intensité et la multiplicité des combats. Maurras ne s'est pas contenté d'admirer les vrais biens, ni même de leur rendre des honneurs publics. Il les a défendus sans cesse, ni trêve, et, à cet égard, il se distingue de la race des penseurs hautains et solitaires. Il s'apparente à des hommes tels que Proudhon et, en tout cas, il est de la famille des Rivarol et de Louis Veuillot. Quand il s'enfermait dans un cabinet, c'est qu'il était en prison ! Il était bien obligé de se refermer sur lui-même ; il n'est peut-être pas inutile de rappeler ici les grands moments du combat maurrassien. Je vous ai donné la date essentielle : 1900, *L'Enquête sur la monarchie*. Il faut ajouter les dates suivantes : 8 avril 1899, c'est la fondation du premier Comité directeur d'Action française ; le 15 juillet de la même année, c'est le premier numéro de la *Revue grise*. En 1905, c'est la fondation de la Ligue d'Action française. En 1908, *L'Action française* devint quotidienne. Maurras et *L'Action française* ont conquis leur place dans l'opinion publique et ont repris en main les forces nationalistes découragées par l'échec du boulangisme et démoralisées par le triomphe des radicaux aux élections de 1902. En 1905, Maurras et l'Action française, donnent un élan nouveau au nationalisme parce que Maurras ne s'est pas contenté d'écrire, il a joint les actes aux écrits et c'est lui-même qui a déclenché les manifestations de rues. Il ne faut pas oublier cela : la pensée de Maurras ne se dissocie pas de son action. Certains auteurs regrettent que Maurras, de temps en temps, ait succombé à la tentation de la violence. Maurras a toujours été logique avec lui-même ; lorsqu'il a déclenché des manifestations, il s'en est expliqué ; il ne craignait pas de troubler ce faux ordre public qui couvre les scandales.

³ En réalité : *La Balance intérieure*. (n.d.é.)

Souvenons-nous des manifestations. Citons entre autres la gifle à Thalamas (1908), les dénonciations des traîtres pendant la Grande Guerre, les campagnes pour une vraie paix qui ne soit pas celle de Wilson, pour la reprise des relations diplomatiques avec le Vatican et pour l'abolition des lois laïques.

Le rayonnement de Maurras et le journaliste

On peut dire qu'en 1922 le rayonnement intellectuel de Maurras est à son zénith. C'est, en France, l'un des hommes les plus admirés, les plus écoutés de la jeunesse. Mais c'est pourtant à cette époque que commencent les épreuves : ce sont d'abord les mauvaises élections de 1924, l'assassinat de Maurice Plateau, collaborateur de Maurras, et l'un des chefs des Ligues d'Action française. C'est l'acquittement scandaleux du meurtrier⁴ de Plateau, et c'est surtout la fameuse lettre du 27 août 1926 du cardinal Andrieu, archevêque de Bordeaux, suivie du décret du Saint-Office du 29 décembre 1926, qui met à l'index plusieurs ouvrages de Maurras et *L'Action Française*.

Maurras a fait front. En décembre 1927, il a répondu à la condamnation par le fameux *Non possumus*. Je ne m'étendrai pas sur les justifications de Maurras. « Le Pape régnant n'est pas à l'abri de l'erreur humaine dans les questions politiques. » Un peu plus tard, c'est la prison. Maurras y entre en 1936, « pour avoir menacé de mort les parlementaires qui seraient responsables d'une guerre avec l'Italie ». Il est libéré en juillet 1937.

En 1938 et en 1939, Maurras ne cesse dans tous ses articles d'exhorter la République à se préparer au conflit. Vient la déclaration de guerre. Maurras subit ce conflit avec désespoir. Je ne m'étendrai pas sur la résistance maurrassienne sous Vichy. Il suffira que je cite l'observation de Otto Abetz, ambassadeur d'Allemagne à Paris, qui écrit : « l'Action française fut l'élément moteur qui, dans les coulisses d'une politique anticollaborationniste, avait pour objet de rendre la France "mûre" le plus rapidement possible pour une résistance militaire contre l'Allemagne. » Vous savez la suite... En 1945, Maurras est condamné à la prison à perpétuité. Il a 77 ans. Il ne sortira de prison que pour mourir.

Pendant près d'un demi-siècle, Maurras écrit tous les jours dans *L'Action française* un long article intitulé « La Politique ». Cet éditorial appartient à un genre qui ne peut se définir ; c'est un mélange d'analyse des faits, de réflexions et de synthèse sur la situation politique.

Une grande partie de l'œuvre de Maurras provient de ces articles et de cette « politique ».

On ne peut avoir qu'une idée imparfaite de cette œuvre si l'on ne se reporte pas aux articles de *L'Action française*. Pierre Chardon et les *Cahiers Charles Maurras* ont répertorié une partie importante de cette œuvre journalistique dans le *Dictionnaire politique et critique* et son complément.

⁴ Qui était une meurtrière. (n.d.é.)

Cette activité de journaliste est essentielle chez Maurras. Il faut lire le livre de Henri Massis *Maurras et notre temps*. Massis, ami de Maurras, pendant 50 ans, l'a très bien décrit dans sa vie quotidienne. Il le montre, arrivant à 7 heures du soir, rue de Rome, puis rue du Boccador, surgissant comme le génie du lieu. « À peine, avait-il dit bonjour, à peine avait-il serré les mains de ses amis qu'il leur lançait d'une voix sourde et avide son éternel : *Quoi de nouveau ?* Puis, du même pas impétueux, dont il était entré, il sortait et passait dans la salle de rédaction voisine, où il posait la même question, impatient de savoir ce qui s'était passé à la Chambre, au Sénat ou au Palais. Maurras écoutait tout et tous, retenait tout. » Ainsi voyons-nous en pleine action le philosophe politique et nous comprenons du même coup pourquoi Maurras aimait souvent à citer la formule de son maître Auguste Comte : « Savoir pour prévoir afin de pouvoir. » Cet axiome m'amène à définir la nature de l'espérance maurrassienne, l'espérance dont il a souvent parlé et sans laquelle, d'ailleurs, il n'aurait pu soutenir ses combats, ni supporter ses épreuves.

L'espérance maurrassienne

Maurras espère que sa patrie jouira un jour des vrais biens : la monarchie, essentiellement (puisque politique d'abord), un corps politique organisé où les familles, les associations ouvrières, agricoles, retrouveront leurs responsabilités, leur vraie place. On peut se demander la raison de l'espérance maurrassienne ? Maurras espère pour trois raisons.

La première est qu'il croit fermement à l'existence des vrais biens auxquels il a rendu honneur. Il croit que ces biens existent ; il y croit non pas en « intellectuel », non pas en esthète, mais en métaphysicien, disciple des philosophes grecs, en métaphysicien persuadé de la réalité de l'être. « Tout commence, écrit-il, par un acte de Foi à l'immuable essence des choses. » Voyez la conclusion de cette première raison : il ne s'agit pas pour Maurras de refaire la France, il s'agit tout simplement de la retrouver.

La seconde raison est la conviction de Maurras que certaines civilisations privilégiées peuvent ne pas mourir, parce qu'elles sont meilleures que les autres et qu'elles sont douées par conséquent d'un certain pouvoir d'immortalité, d'un pouvoir de survie qui leur permet d'échapper à la mort.

On retrouve là encore cette notion du bien qui est fondamentale chez Maurras. Massis auquel je me réfère toujours a d'ailleurs bien montré que la pensée politique de Maurras est partie d'une méditation sur la mort.

Les sociétés, selon Maurras, peuvent et doivent durer pour conserver ce qu'il y a de meilleur en elles. Il écrit dans *Jeanne d'Arc* : « les peuples vivent par l'immortel. »

Enfin, la troisième raison n'est que la synthèse des deux précédentes. C'est la grande confiance que Maurras a dans la puissance de la vérité. Il a écrit :

Quand une idée est vraie, comment ferait-elle pour ne pas aboutir ? Ses ennemis mêmes travaillent à sa réalisation et le diable lui aussi lui apporte sa pierre. Tout la sert, les échecs, les épreuves, les assauts, les ennemis victorieux, les replis imposés, les blessures graves ou sensibles.

Il importe pour Maurras de faire vivre une vérité, de l'entretenir, comme on entretient la flamme, de la conserver dans toute sa richesse, sans l'amoindrir, sans la dénaturer, sans la dévitaliser en la respectant et jusqu'au jour – proche ou lointain – où cette vérité triomphera, où l'occasion se présentera de restituer les pouvoirs à leurs détenteurs naturels. Maurras pense que l'occasion est possible. De lui, ce passage célèbre qu'il faut relire souvent (il écrit ceci en 1901) :

Disons-nous chaque soir que la nuit qui descend peut porter dans ses plis la conjoncture salutaire qui, une fois donnée, peut renverser la mécanique de nos malheurs. Donc, l'occasion est possible, mais seulement il faut faire tout pour répondre aux occasions. Et qu'est-ce que faire tout ? Eh bien, c'est organiser. De l'espérance se déduit le devoir de l'organisation. C'est encore faire reprendre vie à toutes les réalités de la nation, c'est-à-dire recréer des familles françaises. D'importantes nécessités ont recréé des associations ouvrières, l'association agricole est en plein essor. Que faudrait-il de plus ? Un roi ? Il est prêt à régner.

Donc, répondre aux occasions n'est pas seulement pour Maurras spéculer pour savoir si le coup de force est possible. Il écrit pourtant en 1910 un essai qui porte ce titre : *Si le coup de force est possible ?* Mais il s'agit aussi pour lui de travailler, de retrouver la nature, de la restituer. Il semble toujours que, pour Maurras, les événements, la politique démocratique, soient en quelque sorte la surface, l'écume des choses. Il faut gratter pour tout enlever et retrouver la réalité. C'est la fameuse opposition entre le pays réel et le pays légal.

L'espérance de Maurras n'est pas du tout l'espérance révolutionnaire, l'espérance messianique. Il ne se laisse pas impressionner, ni manœuvrer, par des propagandes. Fait significatif : le 6 février 1934, Maurras ne s'est pas installé à l'Hôtel-de-ville pour créer une « Commune nationaliste ». S'il avait été un des révolutionnaires de 1848 ou de 1871, c'est ce qu'il aurait fait. S'il avait été un intellectuel avide du pouvoir, il se serait précipité à l'Hôtel-de-Ville et aurait créé un nouveau gouvernement. Des historiens se sont étonnés : que faisait Maurras le 6 février ? Il ne fut pas inactif et nous savons que les Ligues d'Action française avaient leur plan, seulement ce plan n'a pu aboutir et Maurras, d'ailleurs, n'a pas voulu jouer les hommes de coup d'État. Il est resté fidèle à lui-même, car il n'était ni un chef de parti et encore moins un activiste.

Autre exemple, sous le gouvernement de Vichy, il est resté à l'écart, s'est installé à Lyon.

Il ne s'est pas précipité pour avoir un portefeuille de la Culture ou de l'Éducation Nationale. Il a continué à écrire son article « la Politique » dans *L'Action française*. Les hommes de Vichy lui ont fait quelques avances, mais ils ont très vite compris que Maurras ne s'entendrait pas avec eux. Il a dîné au moins à deux reprises avec Pétain ; on a parlé de tout, de la Provence, de Martigues, mais en fait assez peu de politique. Maurras s'est toujours cantonné dans le rôle qu'il s'était attribué. Dire le mal et énoncer ensuite les remèdes, fidèle en cela à l'exemple de son maître Renan. La réforme intellectuelle et morale, publiée en 1873, se divise en deux parties : 1^o le mal ; 2^o les remèdes.

Renan fait d'abord l'analyse des maux dont souffre la France au lendemain de la défaite et dans la deuxième partie, il essaie de dire quels sont les remèdes à apporter pour le relèvement de la France. Renan d'ailleurs dit aussi : « ne jamais trop espérer, ne jamais désespérer doit être notre devise. » Cette phrase annonce celle prononcée par Maurras en 1904, « le désespoir en politique est une sottise absolue ».

Ainsi, Maurras a espéré dans les vrais biens parce qu'il a cru en eux. De même, dans l'ordre surnaturel, – Saint Thomas le dit : « la Foi précède l'Espérance. » Chez Maurras la conviction de la Foi dans les vrais biens, précède toujours l'espérance dans ces vrais biens. Pour ma part, je crois que cette espérance maurrassienne si forte, si exemplaire, et qui nous reconforte, lui vient de l'espérance chrétienne ; celle que lui avait communiquée la Grâce du baptême et qu'il avait eue enfant, celle que lui avait donnée sa mère, si chrétienne. Le Pape Pie XI a dit qu'il priait quelquefois la mère de Maurras. Il me semble que sans cela, l'espérance maurrassienne serait inexplicable. Le Docteur Angélique ne dit-il pas dans son *Traité sur l'Espérance* : « à l'homme qui espère en la béatitude éternelle, et par rapport à cette espérance, rien d'autre ne semble difficile » ?

*Jean de Viguerie,
chargé d'enseignement à l'université d'Angers.
Conférence donnée à l'université libre du soir.*